

ce Daïa, et si Constantin a changé de nom. Alors Galérius, repoussant de la main le fils de Constance, saisit Daïa par le bras, et le présente aux légions. L'empereur se dépouille de son manteau de pourpre, et le jette sur les épaules du jeune pâtre. Il donne en même temps à Galérius son poignard, symbole de la puissance absolue sur la vie des citoyens.

Dioclétien, redevenu Dioclès, descend de son tribunal, monte sur son char, traverse Rome sans proférer un mot, sans regarder son palais, sans tourner la tête; et, prenant le chemin de Salone sa patrie, il laisse l'univers entre l'admiration du règne qui finit et la terreur du règne qui commence.

Tandis que les soldats saluaient le nouvel Auguste et le nouveau César, Eudore se glisse dans la foule, et parvient jusqu'à Constantin. Ce prince flottait encore indécis entre l'étonnement, l'indignation et la douleur.

« Fils de Constance, lui dit Eudore à voix basse, que faites-vous? Vous connaissez votre sort; le tribun des prétoriens a déjà l'ordre de vous arrêter: suivez-moi, ou vous êtes perdu. »

Il entraîne l'héritier de l'empire; ils arrivent hors des portes de Rome, en un lieu désert, où Constantin bâtit depuis la basilique de Sainte-Croix.

Là, quelques serviteurs attendaient le prince fugitif; il veut encore, en fondant en larmes, engager Eudore à se sauver avec lui; mais le martyr en espérance demeure inflexible, et supplie le fils d'Hélène de s'éloigner. Déjà l'on entendait le bruit des soldats qui cherchaient Constantin. Eudore adresse cette prière à l'Éternel :

« Grand Dieu, si tu réserves ce prince pour régner sur ton peuple, force ce nouveau David à se cacher devant Saül, et daigne lui montrer le chemin du désert de Zéila ! »

« Aussitôt le tonnerre gronde sous un ciel serein, la foudre frappe les remparts de Rome; un ange trace une voie lumineuse dans l'occident.

Constantin obéit aux ordres du ciel: il embrasse son ami, et s'élance sur son coursier. Il fuit; Eudore lui crie :

« Souvenez-vous de moi quand je ne serai plus! Prince, servez de protecteur et de père à Cymodocée ! »

Vœux inutiles! Constantin disparaît. Eudore, abandonné, sans protecteur, reste seul chargé de la colère de l'empereur, de la haine d'un rival devenu premier ministre, de la destinée des fidèles, et, pour ainsi dire, de tout le poids de la persécution. Dès le soir même, dénoncé comme chrétien par un esclave d'Hiérocès, il est plongé dans les cachots.

Satan, Astarté, l'esprit de la fausse sagesse, poussent tous trois un cri de triomphe dans les airs, et livrent le monde au démon de l'homicide.

Lorsque cet ange furieux, quittant le séjour des douleurs, contriste la terre par sa présence, il fait sa résidence ordinaire non loin de Carthage, dans les ruines d'un temple où l'on brûlait jadis en son honneur des victimes humaines. Des hydres aux regards funestes, des dragons semblables à celui que combattit l'armée entière de Caton, des monstres inconnus, tels que l'Afrique en engendre chaque année, les fléaux de l'Égypte, les vents empoisonnés, les maladies, les guerres civiles, les lois injustes qui dépeuplent la terre, la tyrannie qui la ravage, rampent aux pieds du démon de l'homicide. Il se réveille au cri de Satan; il s'envole du milieu des débris, en laissant après lui un long tourbillon de poussière; il franchit la mer; il arrive en Italie. Enveloppé dans un nuage ardent, il s'arrête au-dessus de Rome. D'une main il élève une torche, et de l'autre un glaive: tel autrefois il donna le signal du carnage, lorsque le premier Hérode fit massacrer les enfants d'Israël.

Ah! si la muse sainte soutenait mon génie, si elle m'accordait un moment le chant du cygne ou la langue dorée du poète, qu'il me serait aisé de redire dans un touchant langage les malheurs de la persécution! Je me souviendrais de ma patrie: en peignant les maux des Romains, je peindrais les maux des Français. Salut, épouse de Jésus-Christ, Église affligée, mais triomphante! Et nous aussi, nous vous avons vue sur l'échafaud et dans les catacombes. Mais c'est en vain qu'on vous tourmente, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous; dans vos plus grandes douleurs, vous apercevez toujours sur la montagne les pieds de celui qui vient vous annoncer la paix; vous n'avez pas besoin de la lumière du soleil, parce que c'est la lumière

de Dieu qui vous éclaire : c'est pourquoi vous brillez dans les cachots. La beauté du Basan et du Carmel s'efface, les fleurs du Liban se flétrissent ; vous seule restez toujours belle !

La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'empire. De toutes parts on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats ; les magistrats , dispersés dans les temples et dans les tribunaux , forcent la multitude à sacrifier ; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé , et livré aux bourreaux ; les prisons regorgent de victimes ; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés , qu'on envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les fouets, les chevalets , les ongles de fer , la croix , les bêtes féroces , déchirent les tendres enfants avec leurs mères ; ici l'on suspend par le pied des femmes nues à des poteaux , et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel ; là on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres , en se redressant , emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie , la roue dans le Pont , la hache en Arabie , le plomb fondu en Cappadoce. Souvent , au milieu des tourments , on apaise la soif du confesseur , et on lui jette de l'eau au visage , dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois , fatigué de brûler séparément les fidèles , on les précipite en foule dans le bûcher ; leurs os sont réduits en poudre , et jetés au vent avec leurs cendres.

Galérius trouvait ses délices dans ces tourments : il fait venir à grands frais des ours d'une taille prodigieuse , et aussi féroces que lui. Ces bêtes ont chacune un nom terrible. Pendant ses repas , le successeur du sage Dioclétien leur fait jeter des hommes à dévorer. Le gouvernement de ce monstre avare et débauché , en répandant le trouble dans les provinces , augmente encore l'activité de la persécution. Les villes sont soumises à des juges militaires , sans connaissances et sans lettres , qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens et les propriétés des sujets ; on mesure les terres , on compte les vignes et les arbres , on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'empire sont obli-

gés de s'inscrire dans le livre du cens , devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'empereur , on force , par la violence des supplices , les enfants à déposer contre leurs pères , les esclaves contre leurs maîtres , les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes , et à s'attribuer des richesses qu'ils n'ont pas. Ni la caducité , ni la maladie , ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exacteur ; on fait comparaître la douleur même et l'infirmité ; afin d'envelopper tout le monde dans des lois tyranniques , on ajoute des années à l'enfance , on en retranche à la vieillesse : la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galérius , et l'empereur partage la proie avec le tombeau : cet homme , rayé du nombre des humains , n'est point effacé du rôle du cens , et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres , de qui l'on ne pouvait rien exiger , semblaient seuls à l'abri des violences par leur propre misère ; mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galérius les fait entasser dans des barques , et jeter ensuite au fond de la mer , afin de les guérir de leurs maux.

Il ne manquait aux chrétiens qu'un genre d'outrages , et Hiéroclès ne voulut pas le leur épargner. Au milieu des prêtres égorgés sur le corps de Jésus-Christ percé de coups , le disciple des sages publia généreusement deux livres de blasphèmes contre le Dieu qu'il avait lui-même adoré , et qui fut le Dieu de sa mère : tant l'orgueil de l'impie est à la fois lâche et féroce ! Infatigable dans sa haine et dans son amour , l'apostat attendait avec impatience le moment où la fille d'Homère viendrait orner son triomphe. Il suspendait exprès le supplice de son rival , afin que l'espoir de sauver la vie de ce rival aimé fût une tentation pour la vierge de Messénie.

« J'emploierai , disait-il en lui-même avec un mélange de honte , de désespoir et de joie , j'emploierai ce dernier moyen de vaincre la résistance d'une insolente beauté ; je la verrai tomber dans mes bras pour racheter les jours d'Eudore ; comblant ensuite ma double vengeance , je lui montrerai mon rival entre

les mains des bourreaux, et ce chrétien apprendra en mourant que son épouse est déshonorée. »

Enivré de son pouvoir, Hiéroclès ne peut gouverner ses passions. Cet impie, qui reniait l'Éternel, par une contradiction déplorable, croyait au génie du mal et à tous les secrets de la magie.

Il y avait à Rome un Hébreu, déserteur de la foi de ses pères : il vivait parmi les sépulcres, et la voix du peuple l'accusait d'entretenir un commerce secret avec l'enfer. Cet homme faisait sa demeure accoutumée dans les souterrains du palais en ruine de Néron. Hiéroclès charge un de ses confidents d'aller trouver au milieu de la nuit l'infâme Israélite. L'esclave, instruit de ce qu'il doit demander, part, et à travers des décombres descend au fond du souterrain. Il aperçoit un vieillard couvert de lambeaux, réchauffant ses mains à un feu d'ossements humains.

« Vieillard, dit l'esclave tremblant d'épouvante, peux-tu transporter dans un moment de Jérusalem à Rome une chrétienne échappée au pouvoir d'Hiéroclès ? Reçois cet or, et parle sans crainte. »

L'éclat de l'or et le nom de Jérusalem arrachent un sourire affreux à l'Israélite.

« Mon fils, dit-il, je connais ton maître ; il n'y a rien que je ne tente pour le satisfaire : je vais interroger l'abîme. »

Il dit, et creuse la terre ; il découvre l'urne sanglante qui renfermait les restes de Néron ; des plaintes s'échappaient de cette urne. Le magicien répand sur un autel de fer les cendres du premier persécuteur des chrétiens. Trois fois il se tourne vers l'orient, trois fois il frappe dans ses mains, trois fois il ouvre la Bible profanée ; il prononce des mots mystérieux, et du sein des ombres il évoque le démon des tyrans. Dieu permet à l'enfer de répondre ; le feu qui brûlait la dépouille des morts s'éteint ; la terre tremble ; la frayeur pénètre jusqu'aux os de l'esclave ; le poil de sa chair se hérissé ; un esprit se présente devant lui ; il voit quelqu'un dont il ne connaît pas le visage ; il entend une voix faible comme un petit souffle.

« Pourquoi, dit l'Hébreu, as-tu tardé si longtemps à venir ?

Dis-moi, peux-tu transporter de Jérusalem à Rome une chrétienne échappée à son maître ? »

« — Je ne le puis, répondit l'esprit de ténèbres : Marie défend cette chrétienne contre ma puissance ; mais, si tu le veux, je porterai dans un instant en Syrie l'édit de la persécution et les ordres d'Hiéroclès. »

L'esclave accepte la proposition de l'enfer, et se hâte d'aller rendre compte de son message à l'impatient Hiéroclès. Transformé en messenger rapide, l'esprit de ténèbres descend à Jérusalem chez le centurion qui devait réclamer Cymodocée. Il le presse, au nom du ministre de Galérius, de remplir promptement sa mission, et il remet l'édit fatal au gouverneur de la cité de David : aussitôt les portes des saints lieux sont fermées, et les soldats dispersent les fidèles. En vain l'épouse de Constance veut protéger les chrétiens ; Constantin fugitif, Galérius triomphant, changent en un moment la fortune d'Hélène : pour les souverains, la prospérité est mère de l'obéissance ; le malheur des rois délie les sujets du serment de fidélité.

C'était l'heure où le sommeil fermait les yeux des mortels ; l'oiseau reposait dans son nid, et le troupeau dans la vallée ; les travaux étaient suspendus ; à peine la mère de famille tournait encore ses fuseaux près des feux assoupis de son humble foyer : Cymodocée, après avoir longtemps prié pour son époux et pour son père, s'était endormie. Démococ lui apparaît au milieu d'un songe. Sa barbe était négligée ; de larges pleurs tombaient de ses yeux ; il agitait lentement son sceptre augural, et de profonds soupirs échappaient de sa poitrine. Cymodocée croyait lui adresser ces paroles :

« O mon père, comment as-tu si longtemps abandonné ta fille ! Où est Eudore ? Vient-il réclamer la foi jurée ? Pourquoi ces pleurs qui baignent ton visage ? Ne veux-tu pas presser ta Cymodocée sur ton cœur ? »

Le fantôme :

« Fuis, ma fille, fuis ! Les flammes t'entourent ; Hiéroclès te poursuit. Les dieux que tu as abandonnés te livrent à sa puissance. Ton nouveau Dieu triomphera ; mais que de larmes il fera verser à ton père ! »

Le spectre s'évanouit, et emporte le flambeau que Cymodocée reçut à l'autel le jour de son union avec Eudore : Cymodocée se réveille. La lueur d'un incendie rougissait les murs de son appartement et les voiles de son lit. Elle se lève; elle aperçoit l'église du Saint-Sépulchre embrasée. Les flammes, parmi des tourbillons de fumée, montaient jusqu'au ciel, et réfléchissaient une lumière sanglante sur les ruines de Jérusalem et les montagnes de la Judée.

Depuis que la nouvelle de la persécution s'était répandue en Syrie, Cymodocée n'avait plus quitté la princesse Hélène; renfermée dans un oratoire avec les autres femmes chrétiennes, elle soupirait les malheurs de la nouvelle Sion. Le ministre d'Héroclès, désespérant de rencontrer la jeune catéchumène, et n'osant, par un reste de respect, violer l'asile de l'épouse d'un César, avait mis le feu au Saint-Sépulchre. Le palais d'Hélène touchait à l'édifice sacré; le centurion espérait forcer ainsi Cymodocée à sortir de son inviolable asile, et il l'attendait avec des soldats, pour la saisir au milieu du tumulte.

Dorothee avait démêlé ces complots : il s'ouvre un passage à travers les murs croulants et les poutres embrasées qui tombent de toutes parts; il pénètre dans le palais d'Hélène. Déjà les galeries étaient désertes, seulement quelques femmes éperdues étaient rassemblées dans une cour intérieure, autour d'un autel des rois de Juda. Il rencontre Cymodocée, qui cherchait vainement sa nourrice : elle ne devait plus la revoir. Euryméduse, votre sort est resté inconnu!

« Fuyons, dit Dorothee à la fille de Démodocus; Hélène même ne vous pourrait sauver; vos ennemis vous arracheraient de ses bras. Je connais une porte secrète, et un souterrain qui nous conduira hors des murs de Jérusalem : la Providence fera le reste. »

A l'extrémité du palais, du côté de la montagne de Sion, s'ouvrait une porte cachée qui conduisait au Calvaire : c'était par là qu'Hélène se dérobait aux hommages des peuples lorsqu'elle allait prier au pied de la croix. Dorothee, suivi de Cymodocée, entr'ouvre doucement cette porte; il avance la tête, et n'aperçoit rien au dehors. Il prend la main de Cymodocée : ils sortent du

palais. Tantôt ils se glissent lentement au travers des ruines; tantôt ils précipitent leurs pas dans des lieux moins embarrassés : quelquefois ils entendent marcher sur leurs traces, et ils se cachent parmi des débris; quelquefois ils sont arrêtés par l'éclat des armes d'un soldat qui rôde au milieu des ténèbres. Le bruit de l'incendie et les clameurs confuses de la foule s'élèvent au loin derrière eux; ils franchissent la vallée déserte qui sépare la colline du Calvaire de la montagne de Sion.

Dans les flancs de cette montagne s'ouvrait une route inconnue : l'entrée en était fermée par des buissons d'aloès et des racines d'oliviers sauvages. Dorothee écarte ces obstacles, et pénètre dans le souterrain : il frappe les veines d'un caillou, allume une branche de cyprès, et, à la clarté de cette torche, il s'enfonce sous des voûtes ténébreuses avec Cymodocée. David avait jadis pleuré son péché dans ces lieux : de toutes parts on voyait sur les murs des vers écrits de la main du monarque pénitent, lorsqu'il versa ses larmes immortelles. Sa tombe occupait le milieu du souterrain, et portait encore gravées sur sa base une houlette, une harpe et une couronne. La terreur du présent, les souvenirs du passé, cette montagne dont le sommet vit le sacrifice d'Abraham, et dont les flancs gardent le cercueil du roi prophète, tout agitait le cœur des deux chrétiens : ils sortent bientôt de ces détours, et se trouvent au milieu des montagnes, dans le chemin de Bethléem; ils traversent les champs silencieux de Rama, où Rachel ne voulut point être consolée, et viennent se reposer au berceau du Messie.

Bethléem était entièrement désert : les chrétiens avaient été dispersés. Cymodocée et son guide entrent dans la Crèche : ils admirent cette grotte où le Roi des cieux voulut naître, où les anges, les bergers et les mages le vinrent adorer, où toute la terre doit un jour apporter ses hommages. Des offrandes, laissées dans ce lieu par les pasteurs de la Judée, nourrissent abondamment les deux infortunés. Cymodocée versait des larmes de tendresse : les miracles du berceau de Jésus parlaient à son cœur.

« C'est donc là, disait-elle, que l'Enfant divin a souri à sa divine Mère! O Marie, protégez Cymodocée! Comme vous, elle est fugitive à Bethléem! »

La fille de Démodocus remerciait ensuite le généreux Doro-  
thée, qui s'exposait pour elle à tant de fatigues et de périls.

« Je suis un vieux chrétien, répondit l'homme éprouvé : les  
tribulations font ma joie. »

Dorothee se prosternait devant la Crèche.

« Père des miséricordes, disait-il, prenez pitié de nous, et sou-  
venez-vous que votre Fils offrit en ces lieux ses premiers pleurs  
pour le salut des hommes ! »

Le soleil approche de la fin de son cours. Dorothee sort avec  
la fille de Démodocus, dans l'espoir de rencontrer quelque ber-  
ger ; il aperçoit un homme qui descendait de la montagne d'En-  
gaddi : une ceinture de jones était nouée autour de ses reins ; sa  
barbe et ses cheveux croissaient en désordre ; ses épaules étaient  
chargées d'une corbeille pleine de sable, qu'il portait pénible-  
ment à l'entrée d'une grotte. Aussitôt qu'il découvre les voya-  
geurs, il jette son fardeau ; et fixant sur eux des regards in-  
dignés :

« Délices de Rome, s'écrie-t-il, venez-vous me troubler jus-  
que dans le désert ? Évanouissez-vous ! Armé de la pénitence, je  
découvre vos pièges, et je me ris de vos efforts. »

Il dit, et, comme l'aigle marin qui plonge au fond des eaux, il  
s'élança dans la grotte. Dorothee reconnaît un chrétien ; il s'a-  
vance, et parle à travers l'ouverture du rocher :

« Nous sommes des chrétiens fugitifs : daignez nous donner  
l'hospitalité. »

« — Non, non, s'écrie le solitaire, cette femme est trop belle  
pour être une simple fille des hommes. »

« — Cette femme, reprit Dorothee, est une catéchumène qui  
fait l'apprentissage des pleurs que Jésus-Christ demande à ses  
servantes. Elle est Grecque, elle se nomme Cymodocée ; elle est  
fiancée à Eudore, défenseur des chrétiens, dont le nom sera  
peut-être parvenu jusqu'à vous : je suis Dorothee, premier officier  
de Dioclétien. »

Le solitaire s'élança hors de la grotte comme un athlète qui,  
le front ceint d'une couronne d'olivier, paraît tout à coup aux  
jeux d'Olympie.

« Entrez dans ma grotte, s'écrie-t-il, épouse de mon ami ! »

Le solitaire se nomme. Cymodocée reconnaît cet ami d'Eudore,  
qui s'entretenait avec lui au tombeau de Scipion. Dorothee,  
qui avait connu Jérôme à la cour, contemple avec étonnement  
cet anachorète, exténué de veilles et d'austérités, jadis  
brillant disciple d'Épicure. Il le suit au fond de son antre : on  
n'y voyait que la Bible, une tête de mort, et quelques feuilles  
éparses de la tradition des livres saints. Bientôt tout est éclairci  
entre les deux chrétiens et la jeune pèlerine. Mille souvenirs les  
attendrissent, mille histoires touchantes font couler leurs pleurs :  
ainsi des ruisseaux, descendus de diverses montagnes, mêlent  
leurs eaux dans une même vallée.

« Mes erreurs, dit Jérôme, ont amené ma pénitence, et dé-  
sormais je ne sortirai plus de Bethléem. Le berceau du Sauveur  
sera ma tombe. »

L'anachorète demande ensuite à Dorothee ce qu'il veut faire.

« J'irai, répond Dorothee, chercher quelques amis à Joppé.... »

— « Quoi ! dit Jérôme en l'interrompant, vous êtes malheu-  
reux, et vous comptez sur des amis ! Un Moabite descend de ses  
rochers pour aller à Jéricho. C'était au printemps ; l'air était frais  
et serein. Le Moabite n'était point altéré : il trouve des torrents  
pleins d'eau à chaque pas. Il revient chez lui dans la saison des  
orages, sous les feux dévorants de l'été : la soif consume le  
Moabite ; il cherche quelques gouttes de cette eau qu'il avait vue  
dans les montagnes : tous les torrents sont desséchés ! »

Jérôme demeure quelque temps en silence, ensuite il s'é-  
crie :

« O grande destinée ! Eudore, tu es donc le défenseur des  
chrétiens ? O mon ami ! que pourrais-je faire pour toi ? »

Tout à coup le solitaire se lève, frappé d'une lumière surna-  
turelle :

« Qu'est-ce que ces craintes ? s'écrie-t-il. Femme, tu aimes,  
et tu fuis ! Ton époux peut-être dans ce moment confesse la foi,  
et tu n'es pas là pour lui disputer la gloire du bûcher ! Crois-tu  
que, quand il sera monté au rang des martyrs, il te veuille rece-  
voir sans couronne ? Roi, il ne pourra prendre qu'une reine à  
ses côtés ! Fais ton devoir, marche à Rome, va réclamer ton  
époux, va cueillir la palme qui doit orner ta pompe nuptiale...

Mais que dis-je ! tu n'es pas encore au nombre des brebis choisies. »

Le solitaire s'interrompt de nouveau ; il hésite, et bientôt il s'écrie :

« Tu seras chrétienne ; ma main versera sur ton front l'eau salutaire. Le Jourdain est près d'ici ; viens recevoir dans ses eaux la force qui te manque : tes jours sont exposés, il te faut mettre à l'abri de la mort. Oui, tu es assez instruite. La persécution est la doctrine : quiconque pleure pour Jésus-Christ n'a plus rien à savoir. »

Ainsi parle Jérôme, avec l'autorité d'un docteur et d'un prêtre. La douce et timide Cymodocée répond :

« Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. Donnez-moi le baptême : je ne serai point une reine auprès de mon époux, je ne serai que sa servante. Si je regrette quelque chose dans la vie, ce sera de ne plus aller sur le mont Ithome voir les troupeaux avec mon père ; de ne pouvoir nourrir l'auteur de mes jours dans sa vieillesse, comme il me nourrit dans mon enfance. »

Cymodocée rougit, et pleura en parlant de la sorte. On reconnaissait dans son langage les accents confus de son ancienne religion et de sa religion nouvelle : ainsi, dans le calme d'une nuit pure, deux harpes, suspendues au souffle d'Éole, mêlent leurs plaintes fugitives ; ainsi frémissent ensemble deux lyres dont l'une laisse échapper les tons graves du mode dorien, et l'autre les accords voluptueux de la molle Ionie ; ainsi, dans les savanes de la Floride, deux cigognes argentées, agitant de concert leurs ailes sonores, font entendre un doux bruit au haut du ciel ; assis au bord de la forêt, l'Indien prête l'oreille aux sons répandus dans les airs, et croit reconnaître dans cette harmonie la voix des âmes de ses pères.

## LIVRE DIX-NEUVIÈME.

### SOMMAIRE.

Retour de Démodocus au temple d'Homère. Sa douleur. Il apprend la nouvelle de la persécution. Il part pour Rome, où il croit qu'Héroclès a fait conduire Cymodocée. Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par Jérôme. Elle arrive à Ptolémaïs, et s'embarque pour la Grèce. Une tempête suscitée par les ordres de Dieu fait aborder Cymodocée en Italie.

Qui pourra jamais dire l'amertume des chagrins paternels ?

Après la séparation fatale, les esclaves avaient reconduit Démodocus à la citadelle d'Athènes. Il passa la nuit sous un portique du temple de Minerve, afin de découvrir aux premiers rayons du jour la galère de Cymodocée. Lorsque l'étoile du matin parut sur le mont Hymette, les larmes du vieillard coulèrent avec une nouvelle abondance.

« O ma fille ! s'écria-t-il, quand reviendras-tu de l'Orient, ainsi que cet astre, pour réjouir ton père ? »

L'aurore éclaira bientôt les flots solitaires, où l'on cherchait en vain quelque voile ; mais on apercevait encore sur les vagues aplanies la trace blanchissante des vaisseaux que l'on ne voyait plus. Déjà le soleil, sortant de l'onde, dorait et brunissait à la fois la face de la mer. Des nues sereines étaient arrêtées çà et là dans l'azur du ciel de l'Attique ; quelques-unes, teintes de rose, flottaient autour de l'astre du jour, comme l'écharpe des Heures. Ce spectacle ne fit qu'irriter la douleur du prêtre d'Homère. Il pousse des sanglots : depuis que sa fille était au monde, c'est la première fois qu'il voit loin d'elle se lever le soleil. Démodocus refuse tous les soins de son hôte, qui, témoin d'une pareille douleur, s'applaudissait d'avoir vécu jusqu'alors sans enfants et sans épouse : ainsi le berger, au fond d'une vallée, écoute en frémissant le bruit du canon lointain ; il plaint les victimes tombées sur le champ de bataille, et bénit ses rochers et sa cabane.

Dès le jour suivant, Démodocus voulut quitter Athènes et retourner en Messénie. Sa douleur ne lui permit pas de suivre